

Jeu di,
1-23 septembre 1937

Prix: 0,15



Grabador Festeve, 4 - VALENCIA

Porte-parole de la Confédération
Nationale du Travail et de la
Fédération Anarchiste Ibérique

N.º 37

EUX ET NOUS

La lettre que nous a adressée des Etats-Unis notre camarade Jean Lopez, et qu'on lira d'autre part vient confirmer un fait que nous avions constaté il y a longtemps et nous maintenait dans la plus profonde anxiété.

Nous ne nourrissons aucun doute sur les mobiles ayant inspiré la Troisième Internationale dans sa campagne de diffamation systématique contre la Confédération Nationale du Travail et la Fédération Anarchiste Ibérique. Les dirigeants de cette organisation nous ont fait subir les conséquences désastreuses d'une série d'erreurs d'interprétation inhérentes à la déformation que produit nécessairement l'attachement à une méthode intellectuelle en contradiction flagrante avec la sagesse empirique. Il est possible de résoudre certains problèmes par l'absurde à condition que l'hypothèse principale de la démonstration ne soit jamais admise comme un axiome indiscutable, et la grande faiblesse de la dialectique prônée par l'école germanique est que si l'on confond les axiomes et les absurdités au début d'un raisonnement, on en vient à des conclusions nécessairement arbitraires appelées à s'écrouler au premier contact avec les faits.

La victoire sanglante remportée par les bolcheviques sur les

anarchistes russes les a incités à cette espèce de généralisation puérile qui ne tient aucun compte des conjonctures biologiques bien plus importantes à notre sens que les fameuses conjonctures économiques, d'autant plus que l'événement est venu démontrer abondamment non seulement que les prévisions marxistes étaient d'une vérification difficile mais que l'Histoire semblait prendre un malin plaisir à emprunter des voies totalement différentes des prévisions formulées par le fondateur de la Deuxième Internationale. En tout cas la Russie et l'Espagne sont là et constituent des démentis formels puisque ces deux pays ont été les premiers à être le théâtre d'une révolution sociale au moment où, dans le premier, l'industrie et la concentration des capitaux étaient inexistantes et, dans le second, n'existaient que d'une façon assez élémentaire.

Malheureux l'esprit que l'évidence ne parvient pas à convaincre. Les communistes, fanatiquement attachés à des convictions essentiellement livresques, s'ils ont réagi sous l'empire des nécessités sans même se rendre compte de l'entorse qu'en souffrait leur doctrine, n'ont pas perdu l'espoir de remettre un jour l'Histoire dans les sentiers que Marx lui avait as-

signés et ont conservé de leur première formation l'habitude de ne rien demander à la connaissance croyant la posséder toute et faisant table rase de ce qui compte surtout dans l'homme, c'est-à-dire l'homme.

Il faut cependant reconnaître que la matière humaine que l'inventeur du déterminisme économique avait sous les yeux était de nature à l'induire à l'erreur. Nous ne nions pas que la généralisation de l'emploi de la machine n'ait produit certaines déformations identiques indépendamment du climat et données nationales, que certains se plaisent, bien à tort, de qualifier de raciales. Mais il est notoire que l'étendue des dégâts varie selon les lieux, car les mêmes causes ne sauraient produire exactement les mêmes effets sur des tempéraments différents.

Nous sommes peu au courant des raisons qui incitèrent les bolcheviques à se livrer à une répression féroce contre leurs alliés et collaborateurs anarchistes en Russie, mais nous soupçonnons, sans mettre la bonne foi de personne en doute, qu'il n'y a eu là que la conséquence d'un préjugé, et une victoire momentanée du germanisme, du caporalisme contre une tendance humaniste, probablement excessive, mais dont l'Espagne prouve qu'elle est capable d'adaptation volontaire, d'adaptation librement consentie s'effectuant sous l'impulsion des

réflexes et de l'instinct. Nous pouvons même affirmer, en nous inspirant de la Révolution espagnole, que les Russes, en faisant à nos camarades slaves le sort que l'on sait, se sont privés d'un capital humain d'une valeur inouïe. Seulement il est tout naturel qu'ils ne s'en rendent pas compte, qu'ils ne se rendent pas compte que beaucoup de déficiences exploitées ignominieusement par la bourgeoisie ne se présenteraient pas si on n'avait appliqué aux pays très jeunes :

périssent nos meilleurs citoyens plutôt qu'un principe. La politique—qu'on nous pardonne cet euphémisme—suivie à cet égard par les dirigeants de la Révolution d'Octobre s'apparente dans ses causes mentales et psychologiques à la fameuse révocation de l'Edit de Nantes, à la Saint-Barthélémy, mais rationalisée comme il se devait à une époque de mécanisation intégrale.

Comme il est difficile d'apprécier la valeur de ce qu'on a perdu prématurément, on est mal placé de prévoir les conséquences que pourrait avoir ailleurs une élimination identique. Nul doute que les Russes ne se jugent pas comme les apprécie André Gide. Ni les uns ni l'autre n'auront tout à fait tort, mais le fatalisme inné des premiers, encouragé par une doctrine ayant transformé le fatalisme en une science mécanique, les a incités à croire que la raison les assistait parce qu'ils l'avaient emporté.

De là à supposer que les anarchistes espagnols étaient appelés à subir le même sort que leurs frères slaves il n'y avait, évidemment, qu'un pas. Quand on a accepté comme un axiome l'hypothèse que la politique est soumise à un rythme rigide, il est tout naturel d'imaginer qu'on est appelé par le destin à maintenir ce rythme et qu'on le va engendrer de force là où il résiste à apparaître spontanément.

La dialectique entraîne naturellement l'esprit sur la pente du sophisme. Le raisonnement de certains a été certainement que les marxistes ayant vaincu les anarchistes russes, notre destin était d'être battu par les communistes espagnols.

Or il y a déjà une contradiction flagrante à prétendre forger l'Histoire quand on a admis qu'elle est soumise à des règles rigides et que son déroulement est inéluctable. C'est que très heureusement l'instinct est souvent plus fort chez l'homme que la raison, et l'instinct de domination finit par l'emporter bien des fois sur la croyance, comme l'instinct de conservation, etc.

Un marxiste nous disait un jour, au sujet de l'Allemagne et de l'Italie, que dans ces pays l'Histoire était arrêtée. C'est-à-dire que son intelligence déformée par l'attachement sentimental à la doctrine lui faisait nier jusqu'à la réalité de phénomènes éminemment sensibles que le premier illettré venu se contenterait de prendre pour ce qu'ils sont, c'est-à-dire pour des phénomènes.

Pour en revenir à l'Espagne, il serait déplacé de faire le compte de ce que ce préjugé défavorable dont nous avons été victimes a coûté à la cause de l'Espagne loyale. Notre plus grande faute, la plus impardonnable aux yeux des communistes du monde entier, est d'avoir déjoué leurs prévisions et joué un tour pendable à la marche de l'Histoire telle qu'elle avait été décrétée en accord avec les méthodes dialectiques de Engels et de Marx et selon lesquelles seule la théorie prétendument scientifique était capable de créer les faits alors que les faits ont jailli naturellement des circonstances, de la conjoncture, par le jeu des réflexes, de l'intelligence et de l'instinct. On a simplement oublié que la pre-

mière condition pour faire une révolution est d'être révolutionnaire, non par raison démonstrative mais par instinct, par réaction de la sensibilité, par le dynamisme des aspirations. Le but que l'homme poursuit et les obstacles intérieurs, les obstacles psychologiques qui l'empêchent de franchir les obstacles extérieurs qui l'en séparent sont les deux facteurs essentiels de sa mutation, de son adaptation. Les communistes ne l'ont pas compris, et c'est cette incompréhension que l'on trouve à l'origine des erreurs qu'ils ont cru bon de devoir commettre en se rebellant contre l'évidence, ce qui est beaucoup plus anarchiste que la plupart des rébellions auxquelles nous nous sommes livrés.

Nous espérons qu'on finira en haut-lieu par se convaincre que nous sommes d'âge assez mûr pour construire notre destin à notre mesure. Qu'on ne vienne pas nous dire que l'Histoire est arrêtée parce que c'est nous qui l'écrivons. L'Histoire est l'Histoire, elle est parfois sublime, et bien souvent désolante. Mais elle est ce qu'elle est, une série de faits, et c'est à travers ces faits que se dessine la personnalité des peuples et celle de l'humanité. Et puis, quand on a reconnu le rôle qu'est appelé à jouer le prolétariat dans la marche du progrès, on est tout-demême mal venu de nier les droits de ce prolétariat parce qu'il est en grande partie rangé sous la bannière de l'anarchosyndicalisme. C'est déjà une indication précieuse qu'un peuple sache choisir ou créer ses drapeaux sans emprunter aux autres leurs couleurs. Un humaniste verrait une sécurité pour l'avenir d'une nation là où le simplisme s'alarme et se désespère. Les doctrinaires proposent, tentent d'imposer, mais l'homme dispose. Et nous disposerons.

L'indomptable

La politique internationale

Nous n'adresserons de critiques à personne. Nous avons pris bonne note du vote favorable de l'Angleterre, pour ne citer que celui-là. Il est indubitable que la Grande-Bretagne a fait preuve d'une bonne volonté extraordinaire et regrettable que celle-ci ne nous vaille pas la majorité que l'Espagne était probablement la seule à espérer.

Au fond, Genève n'a rien changé à la situation générale, il serait puéril de dire que celle-ci s'est améliorée, mais elle ne s'est en aucune façon empirée. Les différentes nations se retrouvent simplement placées devant les mêmes problèmes qu'auparavant et la réalité la plus cuisante va les contraindre de sortir des sentiers ombreux où leur paresse les avaient maintenues.

La Grande-Bretagne va faire tout le possible et le reste pour ne pas avoir à défendre son empire les armes à la main. Elle continuera de fabriquer du matériel de guerre en masse avec le secret espoir de le revendre à bon prix à l'occasion d'un conflit universel dont elle aurait eu l'adresse de se tenir à l'écart. La France, elle, n'est pas autorisée à la même passivité, elle est trop directement menacée, et si elle conservait encore quelque illusion au sujet des intentions amicales de son alliée il ne lui est plus permis de persister dans son attitude d'espérance béate. Il lui faudra même songer sérieusement à se mettre à la recherche du temps perdu, ce qui est aussi le cas de l'Espagne et mettre les bouchées doubles afin de redresser complètement la situation.

Dans l'ordre moral, sans qu'il paraisse, la situation de Mister Eden touche au clownesque, et il est fâcheux que ce soit Mussolini qui l'ait conduit là en reconnaissant ouvertement d'être intervenu en Espagne. Car il est vraiment du plus douloureux comique qu'aux réponses évasives que n'avait cessé de faire la diplomate britannique aux demandes d'éclaircissements au sujet de l'agression italienne que ce soit le chef d'Etat italien qui ait pris sur soi de répondre carrément à sa place. Jamais insulte plus cynique n'a été faite au Droit international, au fameux covenant et à l'article 16. Tout ce fatras d'élucubrations séniles git maintenant pitoyablement étendu dans la boue de l'hypocrisie et de l'imposture. C'est pénible nous le savons. Ce qui est plus pénible encore c'est l'attachement morbide que témoigne l'esprit humain à certains mythes néfastes. Il y a certainement dans ces phénomènes passionnels une tendance mystique redoutable qui met les peuples dans un état très caractérisé d'infériorité mentale.

L'espoir fait vivre, mais il tue parfois aussi. Ce dernier cas est celui des peuples qui ont attendu leur salut ou l'attendent encore de la S. D. N. Heureusement le sort qui vient d'être fait à l'Espagne aura la vertu de faire perdre à la fallacieuse institution le peu de prestige qui lui restait encore et chacun commencera à se rendre compte qu'il ne faut attendre son salut que de soi-même: Aide-toi, le Ciel t'aidera!

Ce n'est pas un mal que l'Espagne ait mis la fameuse et nocive assemblée au pied du mur et l'ait obligée à se manifester de telle sorte que sa carence ne saurait plus faire aucun doute, même aux yeux des plus naïfs.

Il se dégage de la façon dont nous n'avons cessé de traiter le problème de la politique internationale que notre confiance dans le pseudo-légalité a toujours été nulle, négative si nous osons ainsi nous exprimer. Cette fameuse machine à hypnotiser les peuples et à leur faire croire que la Paix leur tombera toute rôtie dans la bouche grâce aux bons offices des cuisiniers de la diplomatie mondiale nous a toujours fait l'impression d'une machine infernale, et l'on serait fondé à dire, après toutes les expériences réalisées: si tu veux la guerre prépare la paix.

Heureusement qu'en Espagne loyale l'opinion était préparée à recevoir ce choc brutal et que le réveil ne sera pas trop pénible.

La seule erreur consisterait de croire qu'il est encore possible d'induire le peuple à la patience que donne l'espoir des solutions faciles, trop faciles pour être vraisemblables.

Plus personne ne voudra croire au conte de fée de la sécurité collective et autres calembredaines du même genre. Jamais nous n'avons eu une meilleure occasion d'accélérer notre redressement et de tendre notre énergie en vue d'une lutte où nous pourrions tout perdre sauf la dignité et l'estime de nous-mêmes.

Notre foi dans la victoire reste entière. Il est des expériences qu'on ne peut pas ne pas faire. L'homme est fils de l'expérience. Nous savons maintenant quels sont nos amis et nous commençons à nous apercevoir que tous nos ennemis ne sont pas seulement nos assaillants. Nous les englobons les uns et les autres dans la même haine (question de ne pas faire de jaloux) mais à vrai dire nous préférons quand-même un peu ceux qui au moins opposent leurs poitrines à nos

(suite à la cinquième page.)

Franco détone

Le retard avec lequel nous parvient la presse étrangère et l'irrégularité des réceptions nous empêchent souvent de commenter certains événements comme nous le voudrions. Ainsi, lorsque nous apprîmes que des attentats spectaculaires s'étaient produits à Paris, en présence du caractère incomplet des informations, surtout en ce qui concernait les réactions de la presse, nous préférâmes garder le plus complet silence, car nous estimions que cela valait mieux que de nier l'intervention étrangère en territoire français, attitude que n'aurait pas manqué d'adopter Mister Eden et que celui-ci a rendu désormais célèbre.

Maintenant que nous avons en main de plus abondants éléments d'appréciation, nous nous sentons mieux en état d'opiner à ce sujet sans avoir à redouter de tomber dans l'arbitraire.

Nous savons que personne, aucun parti ni aucune organisation, ne détient le monopole de l'incongruité et que tout groupement politique se trouve exposé aux inconvénients graves que représentent l'excès de zèle ou les coups de tête de ses affiliés. De plus, des brebis galeuses, il y en a partout et la tragique époque des pistoleros espagnols a prouvé abondamment qu'il y a des gens capables de commettre les pires méfaits pour une croûte de pain. Il est même très probable qu'une grande partie de cette lie est restée au service de Franco et que celui-ci compte sur elle pour suivre la répugnante tradition instaurée par Martinez Anido et dignement continuée par le lumpe-prolétariat abondant dans les rangs des insurgés.

On a dit qu'en matière de délits il faut chercher la femme. Quand ils s'agit de délits de caractère politique et social, il faut

(suite à la cinquième page)

THOMAS MASARYK

C'est hier soir en quittant le Comité National que j'ai appris la mort du grand homme politique. Je savais qu'il se trouvait dans un état alarmant... Cependant la pénible nouvelle me produisit cette émotion qui nous agite en présence de la mort inattendue d'un camarade et d'un ami.

Masaryk n'était pas anarchiste ni même un militant du socialisme international. Mais il représentait l'esprit démocratique dans ce qu'il a de plus honnête et sa sincérité allait jusqu'à l'héroïsme. En ces moments de grande perturbation, alors que nous voyons sombrer les esprits les plus marquants de la démocratie bourgeoise, la personnalité du fondateur de la République tchécoslovaque se détache avec une vigueur intangible et, pour dire vrai, admirable et exemplaire, du panorama trouble de la politique continentale.

« Dans son cabinet de travail — une pièce très vaste et profusément éclairée — apparaît un lit de camp. Au mur, les rayons d'une bibliothèque avec des livres peu nombreux mais choisis. Nous sommes dans la retraite de l'érudit qui a conservé ses anciennes habitudes et vit dans une chambre solitaire, platonique, totalement différente de celles où les rois et les présidents ont accoutumé de passer leurs jours... »

Emil Ludwig fait très justement remarquer qu'il vivait avec une simplicité austère dans le château de Topolcianky. Ce président de République ne fut jamais un ambitieux vulgaire ni un arriviste. Son ambition avait été de libérer son peuple de la domination des Habsbourgs, et de créer à cette fin un état nouveau. Non, Masaryk ne pouvait pas être d'accord avec Kranar lorsque celui-ci proposait de remplacer l'empereur par un grand-duc russe qui aurait été couronné roi de Bohême. Pas plus qu'il pouvait l'être avec un autre camarade qui proposait un prince de Savoie. Masaryk était persuadé qu'il fallait renoncer d'une manière absolue aux princes, à l'Eglise et à l'aristocratie.

Il n'aimait pas perdre du temps et il concevait parfaitement l'Histoire dans son sens le plus profond.

Quand l'Europe était en proie à l'incendie tragique de la guerre, Masaryk ne songea pas un seul instant à

trionpher en abdiquant son idéal. Isolé, il essaya sans autre pouvoir ni autorité que ceux naissant spontanément de moments névralgiques de l'Histoire — il traita avec les dirigeants de l'Entente sur un pied de complète égalité. Masaryk ne pensa jamais à céder ou à renier. Pénétré de ce que la raison soutenait puissamment ses compatriotes dans leurs revendications à l'indépendance, il ne céda ni devant la proposition absurde de son ami Kramar ni devant la politique boiteuse sévissant dans les chancelleries. Dressé contre le marasme général et la sénilité des maîtres de la diplomatie, ces amis éternels des formes onctueuses et efféminées, il sut opposer au prosaïsme de certains de ses compatriotes une vision juste, appuyée sur l'éthique et la juridiction, et qui s'adaptait exactement aux convenances européennes c'est-à-dire aux nécessités stratégiques les plus impérieuses. Il était accrédité qu'il fallait détruire l'empire austro-hongrois, mettre fin au danger de la Mittel-Europa. Les peuples travailleurs de la vallée du Danube et des Balkans pourraient ainsi, une fois détruit l'Empire de François-Joseph, assurer eux-mêmes leur devenir sans crainte et sans inquiétude.

Masaryk n'était pas l'homme à faire pression sur l'Angleterre et la France par le chantage, mais il refusa constamment à se soumettre aux convenances de l'Angleterre et encore moins aux hésitations de la France.

Il n'avait d'autre idéal que l'intérêt suprême de son peuple reposant sur des raisons très solides et ne pouvait accepter de négocier qu'à conditions égales. C'est-à-dire qu'il ne pouvait accepter que son paneuropéanisme fût converti en marchandise vile soumise aux oscillations de la Bourse de Paris, de la City ou de Wall-Street.

Les grands caractères ont une répercussion considérable sur le déroulement de l'Histoire. Nous ne nions le dynamisme des foules et la puissance qu'elle représentent, mais il faut tenir compte de l'influence décisive de personnalités aussi représentatives que Masaryk. La Turquie avec Mustafa-Kemal, la Russie avec Lénine, la France de 1917 avec Clémenceau constituent des exemples éloquents quoique, de notre point-de-vue, discutables, mais que les

principes établis et les opinions personnelles ne doivent pas nous faire rejeter.

Et ce que la Tchécoslovaquie existerait si en 1916 Masaryk aurait pris place à bord du «Sussex» malgré la remise — purement accidentelle — du voyage suggéré par l'actuel Président, Mr. Bénès. On sait que le «Sussex» fut tropillé. Il semble qu'aucun passager ne put se sauver. En ce qui nous concerne, sans croire à l'importance providentielle de personne, nous n'en constatons pas moins l'importance de ces personnalités-axes qui déterminent les événements. Est-ce que Lloyd George aurait raison quand il affirme que Clémenceau ou Poincaré n'auraient jamais, en dépit de tous leurs défauts, toléré que personne occupât les voies vitales reliant la France à ses possessions d'outre-mer?

Masaryk accomplit son devoir. Jamais il n'essaye de justifier ce qui est intrinsèquement juste. Il ne se laisse jamais aller à la démagogie. J'ai signé six condamnations à mort, disait-il parfois. Mais ils s'agissaient de criminels certains dont la cruauté ne faisait pas de doute.

Masaryk était vraiment une personnalité, et un démocrate sincère. Il n'était certainement pas un personnage de pacotille dont le prestige aurait été forgé à l'aide de campagnes de presse menées à tant la ligne ou réalisées contre l'assurance de quelques prébendes avantageuses.

Le développement des institutions créées par le peuple méritent un respect incontestable. Le nier c'est faire preuve de relâchement moral. Vouloir les détruire est délictueux. Pourquoi donc ne pas châtier ces entreprises comme il convient? Est-il absolument nécessaire de livrer à l'ennemi la vie d'un peuple et l'idéal qui l'anime par crainte de «l'opinion étrangère»? Masaryk réclama le droit de se défendre. Et c'était naturel, car pourquoi un pays dont la structure repose sur les aspirations populaires doit-il renoncer à la légitime défense?

Il avait quatre-vingt six ans. Masaryk se sentait malade. Si sa vie avait été une leçon d'honnêteté politique et de fermeté de caractère, son abandon du pouvoir constitue un geste des plus exemplaires.

Ne se sentant plus la force suffisante de gouverner en déployant toute l'activité que requerrait sa fonction, il préféra abandonner les rênes de l'Etat

à des mains plus solides que les siennes. Il sut se démettre.

Plus que jamais le pouvoir, en ces moments tragiques que traverse la politique mondiale, ne devrait être exercé par des personnes indignes ou incompetentes. Ni même par des malades et rien n'affaiblit autant l'esprit d'un homme que des échecs répétés.

Il vécut de longs mois à l'écart du pouvoir. Il put voir ses amis Hodza et Benès continuer le style qu'il avait créé... Mais il est certain que ses derniers jours furent troublés par la menace pangermanique.

Il est à présumer que le docteur Heinlein sera un jour le Franco de la Tchécoslovaquie... Pourvu que les disciples et les amis du défunt suivent la ligne qu'il a tracée!

Les ambitions de la Tchécoslovaquie comme celles de tous les peuples doivent défendues pratiquement. C'est-à-dire qu'il faut ne jamais abdiquer sur le terrain diplomatique et placer sur tous les champs de bataille toutes les batteries nécessaires.

(suite de la troisième page)

surtout chercher à qui ils profitent, et ainsi on en vient tout naturellement à découvrir les véritables responsables de certains agissements délictueux.

Il peut advenir que le délinquant ne soit pas conscient de servir des intérêts déterminés, que ce soit un faible d'esprit, ou un être aveuglé par la passion ou le fanatisme et qui s'est laissé monter la tête par le premier agent provocateur venu.

Mais ce qu'il y a plus décisif comme indice est que le geste est celui d'un imbécile, et s'il a été ordonné il ne peut l'avoir été que par les idiots tout frais venus en France et ignorant tout de la psychologie et de la sensibilité de ce pays.

Seulement, ce qu'on ne doit pas oublier c'est que cet attentat est venu après la découverte de l'espionnage auquel les factieux se livraient en France et cela au moment où l'opinion se trouve le plus montée contre eux. Leur but serait de détourner les sentiments d'ostracisme

coups aux rats de jésuiterie agissant dans l'ombre, de bonnes paroles humanitaires plein la bouche et le coeur débordant d'une incoercible lâcheté.

Ce n'est pas que nous prétendions blesser personne. A vrai dire nous sentons la menace de l'inimitié traîtresse sans que nous soyons parvenus à la déceler clairement. Qui se sent morveux... Seulement, il est à présumer qu'ils n'aient même pas le courage de se moucher.

Nous avons foi dans l'avenir. Quelque chose nous dit que les sacrifices que nous aurons consenti n'auront pas été vains. Ni en ce qui nous concerne ni en ce qui concerne l'Europe. Une défaite de notre part serait le plus grand nonsens que l'Histoire eût enregistré. Nous sentons qu'au bout de notre glorieux calvaire la victoire nous attend rayonnante et pacificatrice. Sa première condition est de ne pas continuer de marcher la tête dans les nuées de la démagogie puritaine et pacifiste. Puisque nous sommes en guerre, faisons la guerre avec toute ses conséquences sans plus jamais nous exposer à ces affronts que la ploutocratie internationale ne ménage jamais à ceux qui vont implorer sa pitié et son appui. Redressons la tête prêts à tout sauf à nous humilier plus longtemps devant l'égoïsme sacré élevé à la hauteur d'un dogme intangible. Tout en pensant à la victoire, pensons déjà à la revanche, à la gloire de triompher des prévisions des agioteurs et de leurs comparses.

contre les réfugiés de gauche et d'extrême-gauche et d'échapper ainsi aux conséquences de l'indécatesse dont ils ont fait preuve à l'égard de l'hospitalité française. C'est l'explication la plus raisonnable. Il est certain que les puissances fascistes ne seraient pas fâchées de provo-

quer des désordres en France, mais il n'y a que dans les rangs de Franco qu'on puisse espérer que des résultats tangibles surgissent de procédés aussi simplistes. Il faut connaître ces crétins comme nous les connaissons pour savoir ce dont ils sont capables.

Cet article était composé quand nous avons appris les détails de l'affaire du sous-marin «C-2» et l'arrestation de Troncoso, le von Papen factieux. On nous informe que Troncoso voyageait couvert par l'immunité diplomatique. Il est assez étrange qu'un sujet étranger jouisse des avantages que lui confère un passeport délivré par des autorités qui n'ont jamais été reconnues officiellement ni officieusement par le Gouvernement de la République Française. Selon les informations que nous possédons, l'opinion, placée en présence de faits irréfutables, aurait réagi contre l'activité outrageante à laquelle les factieux se livraient depuis longtemps en France. Nous nous en félicitons et nous félicitons tous ceux parmi nos voisins qui savent placer la souveraineté nationale par-dessus tout. Car c'est bien une véritable violation de territoire que constitue l'activité terroriste des agents de Franco. Que derrière tout cela il y ait des inspirations émanant du haut-espionnage allemand, c'est possible, c'est même certain. Dis-moi comment tu frappes, je te dirai qui a armé ton bras. Mais les bombes de Paris ont certainement été déposées sans qu'on eût pris l'avis d'aucune puissance alliée des factieux. Il s'agit certainement d'engins qu'on n'avait pas eu l'occasion d'employer au cours des opérations précédentes. Elles brûlaient les doigts des réactionnaires espagnols. Désolés d'être soumis constamment aux conseils impératifs de leurs amis étrangers, les factieux auront voulu connaître l'exquise volupté d'agir une fois au moins à leur tête en employant le style archaïque de la vieille politique espagnole, et ils firent évidemment fort mal. Nous conseillons à ceux qui aident Franco de ne lui livrer des machines infernales qu'en y mettant la plus grande parcimonie. Il est toujours dangereux de laisser des allumettes aux mains des enfants, ils seraient capables de mettre le feu à la planète entière à un moment où les intérêts suprêmes des puissances autoritaires n'y trouveraient pas leur compte.

Nous avons de fortes raisons de supposer que les bévues franquistes ont provoqué un certain chambard à Salamanque entre les représentants de ceux qui fournissent les jouets et les autorités rebelles qui en font un usage si périlleux. Attention, Messieurs! Vous savez ce que l'on dit d'un sot ami, et vous pouvez nous en croire, votre petit copain Franco est un âne.

Le fascisme n'a jamais été grand'chose, mais depuis qu'il a tendu la main à la réaction espagnole son peu de prestige s'est évanoui à jamais.

Ce numéro a été soumis à la censure

L'Indomptable

Voici quelques jours déjà que nous nous trouvons à New-York à titre de délégués directs de la C. N. T. Notre arrivée comme voyageurs de passage se rendant au Mexique n'a pas laissé d'éveiller une certaine curiosité. Tout le monde veut savoir ce qui se passe en Espagne et surtout ce qui se cache sous la brume épaisse des nouvelles mises en circulation par certains secteurs et particulièrement par les communistes.

Il est certain que cette curiosité n'a aucunement trait à notre personne mais à l'organisation que nous représentons.

Comme nous formons la première délégation que la C. N. T. envoie dans ces parages le fait a pris rang parmi les événements importants. La C. N. T. n'est connue ici qu'à travers des propagandes partisans et tout le monde se dispute la palme pour nous travestir et dénaturer le rôle que joue notre organisation dans le déroulement de la Révolution espagnole. L'explication de ce phénomène est assez facile à trouver, car même ceux qui se trouvent liés à nous par la doctrine laissent paraître une grande perplexité lorsque nous démentons certaines nouvelles qui, pour être archi-fausse, n'en circulent pas moins comme si elles étaient de l'or pur.

L'assaut dont nous avons été l'objet de la part du corps journalistique ne nous a même pas laissé le temps de lever les yeux vers les hauteurs des gratteciel. Depuis que nous avons débarqué, on n'a cessé de nous poser les questions les plus invraisemblables. Il serait impossible de les consigner dans cette lettre que nous dédions à mettre en relief les plus importantes.

La rumeur que la C. N. T. ne cesse de livrer de violents combats au cabinet Negrin circule avec une insistance extraordinaire. Ceux qui contribuent le plus à faire circuler une monnaie aussi dépréciée sont les fascistes et les communistes. Les premiers, comme il est naturel, voudraient accréditer que cette situation provoquera l'ef-

fondrement des fronts et espèrent qu'en créant une atmosphère équivoque ils parviendront à accréditer les hordes factieuses. Les autres, préparent le terrain pour justifier les écarts qu'envisage le P. C.

Les premières questions qu'on nous fait sont: Est-ce que la C. N. T. est ennemie du Gouvernement Negrin? Est-il vrai que la C. N. T. prépare un mouvement pour faire tomber le Ministère? Est-il vrai que le Gouvernement espagnol se soucie plus d'étouffer la Révolution que de battre Franco? Et ainsi de suite.

Nos réponses laissent nos questionneurs hébétés. Leur visage trahit la perplexité où les plongent nos réponses complètement opposées à ce qu'ils attendaient de nous.

Afin de mettre fin à cette curiosité malsaine nous nous sommes bien gardés de déclarer quoique ce soit qui pût être interprété comme une critique contre le Gouvernement. Et nous avons eu surtout le soin d'insister sur le fait que la C. N. T. n'a pas donné à notre délégation la mission de combattre le Gouvernement de l'Espagne loyale, d'entretenir le public américain de nos querelles intérieures ni même de défendre exclusivement notre organisation. La tâche qui nous a été commise consiste à éclairer l'opinion sur la situation générale de l'Espagne par rapport au fascisme et à tâcher d'obtenir de tous les peuples un appui en faveur de notre cause, qui n'intéresse pas seulement notre pays mais aussi tous les pays désireux de marcher dans la voie du progrès.

Mais les Américains et les Communistes ne comprennent rien à ce que nous disons. Nous sommes persuadés que ce leur serait un gros effort de saisir quelque chose à notre attitude consistant à laisser au second plan les intérêts de notre organisation pour défendre les intérêts généraux de l'Espagne.

Les communistes comprennent encore moins-qu'ils nous pardonnent de les mettre au

premier rang-que nous ne profitons pas de la distance qui nous sépare du crayon rouge de la censure espagnole pour dire ce qu'en Espagne nous sommes obligés de taire et dont les communistes sont en droit de redouter la révélation. Surtout si l'on tient compte de la facilité de donner au mensonge l'aspect de la vérité et des excellents résultats que ces procédés donnent à l'extérieur du moins si l'on en croit nos communistes!

Même si nous n'avions pas été spécialement mandés par notre organisation et profondément pénétrés de l'importance de notre mission, le seul contact avec le peuple américain nous aurait fait comprendre le caractère négatif, eu égard aux intérêts espagnols, des agissements auxquels les communistes se livrent sans se rendre compte de l'abaissement qui en résulte pour eux. Car que peut-il bien résulter pour notre cause de nous présenter comme étant profondément divisés et incapables de résoudre nos problèmes intérieurs dans le sens que l'exigent la tragédie de la guerre et la grandeur de notre cause. Un seul exemple suffira à vous éclairer.

Le camarade Charles S. Zimmermann, président d'un Comité des organisations syndicales américaines se dédiant à organiser l'aide à l'Espagne, m'a affirmé que depuis que les rumeurs au sujet de nos divergences avec le Cabinet Negrin ont commencé à circuler le montant des collectes a diminué considérablement.

Ainsi qu'en attestent des documents irréfutables, cette propagande a une répercussion funeste pour l'ensemble des antifascistes espagnols. La propagation de ces mensonges font un mal inouï à notre pays. Quand il s'est agi de diffamer notre organisation, on n'a reculé devant aucune calomnie, sans se rendre compte que la boue dont on nous couvre éclabousse tous les Espagnols.

New-York, 1937.



MENSONGES et VERITES



«EL PUEBLO», organe du parti syndicaliste:

Le Syndicat des Travailleurs de la Banque s'est fait entendre de nouveau. Le camarade Amaro del Rosal, dont la compétence en matière financière est certaine, a traité le sujet suivant: l'Economie et la Révolution. Si nous en excluons l'intention politique, sa conférence fut extrêmement intéressante. Et il est regrettable que les vérités se dégageant d'études de ce genre ne reçoivent pas toute la publicité nécessaire pour qu'ils obtiennent l'audience du grand public.

Cela fait longtemps déjà que, pour notre part, nous soulignons le rôle essentiel de l'économie dans la guerre et la Révolution.

Nous disions récemment dans ces mêmes colonnes que l'Espagne a besoin de créer ses organes économiques d'information et d'exécution. Il serait dangereux d'aller à l'aveuglette sans nous préoccuper d'établir des bases en vue de l'étude de nos ressources. Jusqu'à présent l'Espagne est restée divorcée des normes économiques suivies dans le monde. Il est advenu parfois que le manque de statistiques et de connaissance conduisit le ministre responsable à promulguer des dispositions que la clameur des groupements lésés l'obligeait bientôt à abroger. Ce système ne doit pas perdurer. Il faut qu'à l'arrière triomphe l'intelligence.

Briand disait de la paix qu'il en advient ce qui advient de Dieu, que personne ne l'a vu, ce qui n'empêche pas beaucoup de gens de croire en lui et attendent tout de ses bienfaits et de ses miracles. C'est ce qui nous arrive à tous. Tout le monde parle de paix, personne ne s'op-

pose à elle, et ce qui sévit, cependant, c'est la guerre.

Les bénéfices de la paix se feront sentir plus tard. Ceux qui s'imaginent que la création d'une économie de guerre puisse constituer un phénomène transitoire divaguent un peu. La menace constante que les pays fascistes font peser sur les pays démocratiques contraindra ceux-ci à une tension chaque fois plus grande.

Des nations comme l'Allemagne, l'Italie et la Russie, qui produisent énormément et dont l'économie est dirigée par l'Etat, sont parvenues à s'imposer de grandes restrictions et à consentir des sacrifices énormes.

Les pays qui participèrent à la guerre européenne ont appris à leurs dépens que les improvisations hâtives conduisent à la défaite, et c'est pourquoi elles s'attachent à s'organiser en temps de paix de sorte à pouvoir mener la prochaine guerre avec le plus de chances de succès possible. L'intervention de l'Etat est constante.

Il veille au développement de toutes les branches de la production liées à l'organisation de la guerre et freine toutes les activités n'ayant pas de rapport avec les nécessités militaires.

Il ne reste pas un seul repli de la production qui ne soit soumis au contrôle de l'Etat.

L'ensemble de l'économie italienne jouit d'une structure en accord avec l'immanence inéluctable d'un conflit armé.

Mussolini a dit à ce sujet: C'est de cette éventualité tragique que doit s'inspirer notre action.

Le Gouvernement italien met toute son énergie à économiser l'or, et à cette fin a pris un ensemble de mesures, comme la restriction de la consommation

des produits étrangers et le rétablissement du troc comme procédé d'échange.

Il y a des nations de l'Europe centrale qui effectuent des achats massifs de céréales afin de s'assurer des réserves en cas de guerre.

Nous croyons indispensable que l'économie soit dirigée en temps de paix dans le cadre des institutions démocratiques, car sinon elle se convertit en monopole d'une oligarchie ou d'un dictateur. Mais cela n'empêche pas qu'en temps de guerre il soit indispensable d'accorder toute la confiance au Gouvernement afin qu'il puisse nous diriger sans que nous lui opposions le moindre obstacle sous forme d'arguments qui perdent beaucoup de valeur en temps de guerre.

Dans le cadre de son état totalitaire, Mussolini a nationalisé les industries basiques et le crédit. Hitler vient de déclarer qu'il placera les chemins de fer, les services publics et la Banque d'Empire sous la souveraineté du Gouvernement du Reich. Quant à la Russie, nous savons comme elle a socialisé et centralisé l'appareil financier et producteur du pays. Les autres nations, celles qui ne sont pas parvenues à une dictature effrontée, n'en sont pas moins soumises à l'économie dirigée.

Le problème espagnol n'offre qu'une seule solution: que nous nous adaptions à un nouveau système social reposant sur les faits. Sans abandonner nos idées d'émancipation, nous devons les laisser momentanément à l'écart pour nous délester d'un poids qui rend notre ascension laborieuse. La victoire reviendra au plus fort. Notre capacité révolutionnaire s'affirmera dans la mesure où nous accepterons de nous discipliner.

Intensité Antifasciste

par Ismaël Martí



1^{ère} année - Hebdomadaire - N.º37

«Il existe des maux nécessaires», avons-nous l'habitude de penser et de dire au sujet de certaines vicissitudes personnelles ou en commentant certaines alternatives que nous trouvons au cours d'une biographie. On peut en dire autant au sujet de certains événements concernant la vie des peuples. Nous trouvons au cours de leur histoire des épisodes désagréables qui, lorsque nous les envisageons avec sérénité, nous apparaissent comme dignes de figurer dans leurs annales. Il y a même plus: des faits qui, après avoir surgi avec l'apparence de la fatalité, doivent être consacrés comme si nous les avions délibérément provoqués. C'est le cas de la déconvenue de l'Espagne à Genève.

La vieille matrone sous les traits de laquelle les dessinateurs représentent la Société des Nations nous a chassés de sa maison. Elle ne veut d'autres commensaux que les puissants. Elle sait en outre que notre caractère ne nous laisse pas la souplesse suffisante nous permettant de vivre au milieu d'une mascarade perpétuelle.

La madame nous a gentiment fermé la porte au nez. Fort bien. Voilà un contretemps excellent dont ne nous tarderons pas à tirer une allégresse infinie. Que pouvions-nous bien faire dans ces salons, théâtres des spectacles les plus indécents? Nous confessons très franchement notre erreur, le mieux eût été de ne jamais y mettre les pieds.

Dorénavant nous refuserons de nous soumettre à quoi que ce soit qui constitue une négation de ce qui est bien à nous,

de ce qui nous est personnel et typique de notre personnalité. Nous nous réconcilierons avec nous-mêmes et nous vivrons résolument sans nous livrer à des imitations. Notre premier soin va être de penser sans tenir compte des inspirations extérieures et de nous résoudre à agir en rébellion virile contre les impositions de toute nature.

On a commis l'erreur de vouloir supplanter par une idée d'étendue ce qui ne pouvait signifier qu'intensité.

Par la faute de l'incurie des ouvriers de notre politique on a fait usage d'un mètre là où il eût fallu employer la sonde.

Nous autres, anarchistes, nous avons signalé inlassablement ce qu'il y avait d'erreur dans cette façon d'envisager les choses. Les hommes politiques espagnols ne pouvaient pas comprendre qu'aucune aide ne pouvait nous parvenir d'une Europe gangrenée par le fascisme. Maintenant, qu'ils se trouvent placés devant l'évidence, ils pourront rectifier.

Ne serait-ce pas pire en effet que le consortium capitalo-fasciste portant masque de démocratie continuât à nous offrir des sourires et des sièges à Genève?

En ce qui concerne l'avenir immédiat de la Révolution, ce qui vient de nous advenir—en dépit des apparences—finira par nous être des plus salutaires. La répercussion en sera énorme, car nous nous trouvons obligés de nous tracer une nouvelle politique de guerre. Il était temps que nous nous débarrassions d'une illusion fatidique dont tant de myopes mentaux se servaient comme d'une monture.

Echappant à une dépression—ce qui est tout naturel de notre part—nous ne devons opérer un redressement immédiat de notre volonté organisatrice et une revision de tout ce qui peut sembler extravagant.

Il faut que nous en revenions à l'impulsion des premiers jours, continuer tout ce qui était bien commencé, persister—en ce qui concerne la Révolution et la guerre—dans la voie que nous impose l'impératif de la volonté populaire.

Le but qu'on a poursuivi en vain jusqu'à présent en essayant de gagner le monde à notre cause nous devons y parvenir en déployant tous nos efforts pour que le désir de vaincre se développe encore dans notre propre peuple.

Il faut rectifier énergiquement la façon d'envisager les problèmes qui nous affectent.

Décidons donc de les considérer non pas en étendue mais en profondeur. Préoccupons-nous de porter nos forces à leur plus haute expression et faisons l'impossible pour exercer une pression vers l'extérieur. Que les étrangers nous apportent leur aide au pro-rata de la sympathie que nous leur inspirons sans que nous leur adressions des appels et des pétitions quelconques.

Pour convertir en réalité notre désir de vaincre le fascisme il ne nous reste que le seul chemin dont nous nous étions malheureusement écartés: déchaîner toutes les volontés, mettre à profit tout le trésor d'énergie combattive et révolutionnaire dont nous disposons en menant la guerre pour notre liberté et notre indépendance avec le maximum d'intensité antifasciste.